

Liliane SCHRAÛWEN



Photo : © J.-L. Geoffroy

Collectif

2006

Liliane Schraûwen est essentiellement romancière et nouvelliste. Ses univers baignent dans des tonalités plutôt sombres. Car la souffrance est très présente et innerve tous les thèmes abordés : l'enfance (belle, mais vite détruite), la maternité, la solitude, le vieillissement du corps, la mort.

Des univers peuplés de quelques personnages masculins (souvent violents, agressifs), mais surtout de femmes. Femmes de tous âges. De l'état de... fœtus (dans *La mer éclatée*) à la mort. L'œuvre de Liliane apparaît comme une grande galerie de personnalités féminines, de la plus sympathique à la plus antipathique.

La révolte sous-tend tous ses livres. Révolte vis-à-vis de la condition humaine et vis-à-vis de son absurdité. Pour l'écrivaine, la mort est non-sens, est néant.

Ces univers denses, souvent douloureux, ne tombent jamais dans la lourdeur grâce à un humour volontiers ironique et grinçant.

Des couleurs viennent parfois éclairer ses livres. Les couleurs de la sensualité, de l'érotisme. Ou même le soleil! Celui de l'Afrique où Liliane a vécu...

Enfin, il y a l'écriture. Et là, l'écrivaine se révèle magicienne. Une écriture élégante, souple, riche, fluide et sûre. De l'art authentique.

Évelyne Wilwerth

Biographie

Née à Bruxelles en décembre 1946, Liliane Schraûwen a connu une enfance africaine, ayant vécu au Congo jusqu'en 1960.

Après des études secondaires dites classiques (gréco-latines), elle entre à l'Université Catholique de Louvain où elle obtiendra une licence en philologie romane, puis une agrégation.

Liliane Schraûwen est mère de quatre enfants. Son parcours professionnel est riche et varié. Il va de multiples intérim et emplois temporaires dans l'enseignement de la Communauté française à rédactrice publicitaire en passant par journaliste courriériste (à *Bonne soirée* et à *Femmes d'Aujourd'hui*), mais elle a aussi assuré la gestion et l'informatisation de bibliothèques scolaires. On notera encore qu'elle dirige la collection *Histoire et Mystères* chez Marabout, et qu'elle a été membre de divers jurys de recrutement, fonction qu'elle assure toujours aujourd'hui dans un Service parastatal belge.

Et puis, n'oublions tout de même pas de le dire : Liliane Schraûwen est écrivain, «nègre», puisqu'elle fait de l'écriture pour d'autres, de la réécriture («rewriting») et elle assure des corrections d'épreuves, notamment pour les Éditions Octogone et Les Éperonniers.

Depuis 1992, le talent de Liliane Schraûwen a été récompensé de diverses manières : Bourse d'encouragement de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique (1992), Bourse d'aide à l'écriture allouée par la Communauté française (1993 et 1998), Prix littéraire de la Communauté française de Belgique pour son roman *Briser la fenêtre* (1996), et Prix Emma Martin décerné par l'Association des Écrivains belges de langue française pour son recueil *Instants de femmes* (1998)

Bibliographie

- ***La mer éclatée*** (roman), Paris, éditions Régine Deforges, 1991. Cet ouvrage a été **finaliste à plusieurs prix littéraires** (Rossel, prix de la Communauté française de Belgique, prix de la Ville de Tournai). Il a également valu à l'auteure l'octroi d'une bourse d'aide à l'écriture de l'Académie Royale de Langue et de Littérature francophone de Belgique.
- ***Briser la fenêtre*** (roman), Bruxelles, éditions des Éperonniers, 1996. Ce roman a été couronné du *Prix littéraire de la Communauté française de Belgique*.
- ***Le mystère Jean-Paul I^{er}*** (ouvrage historique), Bruxelles, éditions Marabout, collection *Histoire et Mystères*, 1995. (quelques exemplaire encore en vente chez l'auteur).
- ***Instants de femmes*** (recueil de nouvelles), éditions Luce Wilquin, août 1997. Ce recueil a été primé par l'Association belge des écrivains de langue française en 1998 (*Prix Emma Martin*).
- ***Le jour où Jacques Brel...*** (recueil de nouvelles), éditions Luce Wilquin, septembre 1999.
- ***Race de Salauds***, nouvelles, La Quadrature, Louvain-la-Neuve, 2006.

Nouvelles et textes dans divers médias (*Le Soir, La Libre Belgique, Femmes d'Aujourd'hui, Le Spantole, Le Non-Dit, les Carnets et les Instants, Marginales...*)

Quelques extraits...

Petite barque sur la mer infiniment grise et vide et froide...

Il y a eu le si lent bercement de la houle, au début, tout au début. On croit avoir oublié, tout le monde oublie cette eau tiède qui se balance. L'oubli de la nuit, le noir sans fond de la mémoire aveugle et sourde. Peut-être, oui. Mais pas elle. Elle n'a jamais oublié, jamais, et elle sait que ce n'est pas un rêve, pas un jeu. Il y avait ce monde clos sur lui-même, cette mer remplie de sons étouffés et de mouvements lents. Elle flottait dans la nuit rouge et chaude, elle la respirait, la buvait, saline un peu, s'y étirait doucement. Elle y découvrait sa forme et les limites infinies de cet océan qu'elle habitait. C'était doux, c'était chaud. Univers sans visage et sans lumière où elle se mouvait dans une bulle d'amour. L'éternité. Aucun mot pour nommer cette sensation, ce bien-être. La vie, tout simplement. Cela ne s'explique pas, ne se définit pas. On est là, depuis toujours. Il n'y a pas eu de début, on existe, et c'est bon, si bon. Aucune douleur, aucune peur, aucun mot. Pour quoi faire ? Un univers de sensations fortes et simples. Plénitude. La solitude infinie de l'amour. L'amour la baigne, ce n'est ni le bonheur ni le plaisir. Des mots, tout ça, et il n'y a pas de mots. Pas de mots, mais tout est rempli de signes, d'appels, de messages échangés, informulés mais présents, vivants, évidents. La mer porteuse lui dit « Je suis heureuse, je suis bien, je suis l'univers sans limite et tu es en moi, tu es moi. » Et elle sent cette appartenance. Je suis toi, c'est vrai, tu es moi aussi. Laquelle appartient à l'autre ? C'est l'unité et la dualité à la fois, je suis moi et je suis toi. Un être unique et double, indissociable. Je. Tu. Nous.

Quand tu as mal ou peur, quand tu es triste, quelque chose en moi s'affole et palpite. Avant que la douleur ne t'atteigne, je la sens qui me pénètre et je me fais lourde, petite sirène aveugle et dure. L'angoisse déferle en moi avec des cris de bête monstrueuse ; des éclairs rouges, verts, orangés me traversent toute, moi qui ne connais que la profondeur sans couleur des grottes marines, et je te sens inquiète et tu me sens qui me noie dans ta peur, la nôtre.

Tu souris et je me détends, calme, comblée. Plénitude et perfection de cette sérénité qui monte jusqu'à tes lèvres douces, jusqu'à tes yeux mi-clos. Tu reposes et dans ton calme j'essaye mes forces fragiles et je me déploie comme un poisson chinois. J'invente dans la nuit des ballets mystérieux et fous, je joue, de tout mon corps si tendre, dans ce monde immobile qui ne connaît d'autre loi que la mienne, perle ronde dans l'eau opaque sans début ni fin, poupée légère et folle qui girouette, tête en bas, et te réveille, parfois, de ses cabrioles.

Tu poses la main sur moi. La main de Dieu, la main de l'infini amour, chaude caresse qui m'atteint à travers toutes ces distances d'eau et toutes ces enveloppes. Tu te caresses doucement, tu me caresses en même temps, à moins que ce ne soit l'inverse. Je te connais de l'intérieur mieux que je ne me connais moi-même, je me nourris de toi et je connais ton goût, et les mouvements de tes marées, et le balancement de tes voyages. Je sais les bruits de l'océan et du monde inconnu, au-delà de toi, immensément vaste pourtant. Je sais le murmure de tes soupirs, le chant de ta respiration et la symphonie de ta voix quand tu parles. Je sais tous ces sons que tu ignores toi-même, ces clapotis des profondeurs, ces craquements mystérieux, ces étranges bourdonnements. Tes sensations les plus infimes, tes perceptions les plus ténues, je les répercute sans fin avant même qu'elles aient atteint ta conscience. Et toi tu me sens si bien aussi, tu sais mon bien-être et cette plénitude qui m'habite, tu perçois mes découvertes, ma jouissance à flotter doucement. Est-ce moi qui bouge ou toi? C'est nous. La mer tremble faiblement et avec elle ces fleurs des profondeurs qui dansent dans l'immobilité mouvante des abîmes. J'existe en toi, je vis de toi. Algues ondoyantes dans la mer, je vis, je vis, mais je fais partie de toi.

Nous sommes deux et une à la fois. L'écume dans la vague, l'oiseau sous l'aile du vent, le duvet au cou du cygne, le lierre sur le chêne... Moi et toi, barque fragile et mer porteuse, je frémis en toi et tu frissonnes de ce bonheur ample et profond. Cela doit s'appeler l'amour, sans doute. L'unité la plus profonde et nous sommes deux pourtant, deux si proches et si soudées l'une à l'autre, si imbriquées l'une dans l'autre, que le fluide

circule de toi à moi, de moi à toi, profond, profond, et il n'y a aucun mot pour cela, aucun mot. La mère et l'enfant à naître. S'il pouvait ne jamais naître, rester là, toujours. L'infini, le paradis, l'éternité, c'est exactement cela. L'enfant dans sa mère, qui la remplit toute, la mère qui devient cet enfant ondoyant en elle, l'enfant de sa chair, de son sang, qui palpite au moindre de ses souffles et possède d'elle et de lui une connaissance vaste comme Dieu lui-même.

Et puis un jour la déchirure.

La marée montait, montait, la barque tanguait de plus en plus fort dans la nuit. Le courant passait toujours, de plus en plus puissant, entre ces deux morceaux d'un seul être. Elle sentait grandir une indicible angoisse, la petite plante profonde. La peur déferlait de cet océan jusqu' alors tiède et rassurant. L'univers entier lui disait « J'ai mal, j'ai peur, je ne veux pas de cette souffrance atroce, et je ne veux pas te perdre, je ne veux pas me séparer de toi. » La bulle se contractait comme sous l'effet d'une terreur sans nom et la petite anémone de mer s'accrochait fort, de toutes ses racines fragiles, tandis que levait en elle le même refus, exactement le même, et en même temps. Je ne veux pas que tu aies mal car moi c'est toi et je ne veux pas qu'on nous sépare. Qu'est-ce donc que cette force absurde qui m'écrase et c'est comme si ta peur même et ta souffrance me broyaient et je me débats dans ces vagues de terreur, tordue par des spasmes monstrueux.

Les racines craquent peu à peu, l'épouvante grandit à la fois dans les deux morceaux de l'univers. La douleur déferle dans le grand corps écartelé et chasse en avant, toujours plus forte, la mer tout entière ; et le monde n'est plus qu'un vide étouffant, écrasant, torturant. Évidente et claire, certitude d'exister, la vie. Voici qu'elle devient lutte et combat, qu'elle se refuse à ce qui n'est plus qu'une larve nue, privée de son élément premier, écrasée du poids de l'univers entier. L'océan s'est vidé, tout s'effondre sur elle et l'étouffe et la brise et l'écrase, et toujours il y a ces vagues sèches et dures qui la poussent hors de la grotte perdue à jamais, oubliée déjà, qui la poussent à travers un boyau sans fin. Les parois suintantes se collent sur elle, la jungle est épaisse et elle n'est plus rien, qu'un petit tas de douleur

et d'épouvante arrêté parfois dans l'infâme tombeau puis poussé toujours plus fort toujours plus loin vers plus d'horreur.

Si peur, si mal. Rien d'autre n'existe plus que ces sensations violentes, atroces, et je les vis seule cette fois, seule pour la première fois et mutilée, atrocement, de cet amour infini qui me portait dans ses vagues légères.

Solitude noire, abandon sans nom. Rejetée, refusée, niée tout à coup. Elle n'est plus que souffrance, pas une parcelle de son corps ni de sa sensibilité qui ne hurle en silence, et tu ne le sais pas. La mer s'est asséchée d'un seul coup après l'avoir imprégnée une dernière fois d'un message, et ce message était d'épouvante. Elle ne sait plus rien de toi, elle n'est plus qu'un insecte gluant dans un monde hostile, liée à rien, sans une goutte d'amour pour la protéger rien qu'un peu, pas même une goutte infinie. Et toi tu es là à la chasser de toi comme une ennemie, tu la sens qui te traverse et c'est trop long, vite, vite, qu'elle se détache de toi, qu'elle s'en aille, que s'apaise cette violence brutale qui t'écartèle et te déchire. Détresse et spasmes, fulgurance aiguë, tu n'es attentive qu'à ces couteaux en toi, qu'à cette blessure fouaillée de l'intérieur par cette chose mourante à demi dont tu ne sais plus rien.

Et puis le gouffre blanc et froid, brusquement. Le monde entier la chassait en avant et une étrange force la tirait à elle, brutale, enfonçant des doigts de fer dans la peau fragile et nue d'un crâne inachevé. Un abîme béant, glacé, une incroyable chambre de torture, et ce pouvoir soudain de crier sa peur et sa peine tandis que des grandes choses dures et maladroites palpent toute sa chair souffrante.

D'un coup, d'un seul coup, la voilà sevrée à jamais, plongée dans un monde autre et terrifiant où nulle eau n'atténue les sons, et l'horreur la pénètre par les yeux, par les oreilles, par chaque pore de sa peau habituée à la seule tiédeur des eaux profondes. Mort le gracieux poisson chinois, morte à jamais la douce sirène, l'algue ondulante, arrachée et déchirée l'orchidée marine aux mouvances rares. À leur place est né un être sans

grâce et sans force, une toute petite boule de chair sanglante et sale qui ne connaît de la vie que sa violence aveugle, qui découvre l'humanité dans la douleur, la peur, le bruit et le froid. Et la petite bête impuissante et épuisée ferme les yeux pour retrouver la nuit, et le sommeil de l'oubli s'abat sur elle, son premier sommeil humain, et elle s'y enfonce, au chaud enfin dans un cocon rugueux mais tiède.

(La mer éclatée, extraits.)

Trois Mauvaises Nouvelles

Pour me souvenir du mois de juin de l'an de grâce 1998

Non, je ne partirai pas en vacances, cette année. Je n'ai pas de sous, voyez-vous. Non, pas même un petit week-end dans les Ardennes, non vous dis-je. Je ne peux pas m'offrir ce luxe. Cela vous étonne? Voulez-vous que je vous raconte pourquoi je m'éveille chaque nuit en tremblant, au sortir d'un cauchemar peuplé d'huissiers en colère?

* * *

Tout est venu à la fois. Je veux dire, tous les ennuis. Les emmerdes, comme dit mon fils. Les pb comme on écrit sur Internet où il faut aller vite, faire simple, et utiliser un maximum – pardon, «un max» – d'abréviations plus ou moins ésotériques avec, si possible, des tas de fautes d'orthographe en plus, question de bien montrer qu'on est jeune, qu'on cause mauvais français et mauvais anglais, mais qu'on connaît la musique et les codes, qu'on sait comment gagner du temps, de l'espace sur le disque dur, et aussi de l'argent (car le temps, comme chacun sait...). Cet argent, justement, qui me fait cruellement défaut.

Donc, tout s'est mis à aller mal, d'un seul coup.

D'abord, j'ai perdu mon boulot. Normal : je suis professeur. Enfin, je veux dire «prof». Enseignante, mère de famille, divorcée, jamais au bon

endroit au bon moment. Autant dire que cela fait des années que je rame, d'intérim en chômage, de petit boulot en grande déprime, d'école à discrimination positive – pour employer un langage aussi imagé que ministériel – en institut privé pour gosses de riches.

En réalité, quand mes malheurs les plus récents ont vraiment commencé, cela faisait trois mois que je n'avais plus qu'un mi-temps, un demi-collègue sans doute ayant repris une demi-charge, après demi-guérison d'une demi-déprime. À ce moment déjà, je n'ai pas ri. Car, après avoir fait tous mes comptes, je me suis aperçue qu'un demi-horaire de professeur, cela constitue une rentrée mensuelle tout juste équivalente au montant des allocations de chômage. Si vous considérez les frais de déplacements, les repas à prendre sur place, la nécessité de s'habiller plus ou moins correctement, vous verrez qu'en fait, travailler dans de telles conditions rapporte moins à un chef de ménage – c'est-à-dire le plus souvent à une pauvre épouse abandonnée par un mari volage – que le fait d'émarger au chômage.

Qu'à cela ne tienne, m'avait-on dit : dans des cas comme celui-là, l'ONEM supplée quelques billets, sans doute pour encourager les travailleurs méritants. Ou le FOREM, je m'y perds un peu.

Juste. Cela fonctionne ainsi, en effet, pour tous les métiers. Sauf pour le mien. Le préposé syndical me l'a gentiment expliqué, chiffres à l'appui. C'est que les professeurs, somme toute, reçoivent beaucoup d'argent pour ne pas faire grand-chose.

— Dans votre cas, un horaire plein, ce n'est toujours qu'un peu plus de 20 heures. Pour les autres métiers, la charge complète est nettement plus importante. Alors, proportionnellement, vous gagnez trop. Donc, l'ONEM n'ajoute rien, même en cas d'horaire réduit.

Ah bon ? Inutile bien sûr de lui parler des heures de corrections, des préparations de cours, des réunions de parents, des conseils de classe, des recyclages, des chahuts parfois, des menaces et des injures à l'occasion – bref de toutes ces choses qui font le charme si positif de la fameuse discrimination – ni des autres petits agréments de ce beau métier, tellement reposant, et magnifiquement payé.

Ça, c'était la première mauvaise nouvelle. Mettez-vous à ma place : apprendre que, depuis trois mois, je travaille pour une somme équivalente à celle que j'aurais gagnée en restant assise au coin du feu à filer la laine, cela ne m'a pas mise de bonne humeur. Mais bon, que voulez-vous y faire ? J'ai quand même promis au gentil préposé du syndicat, qui avait l'air de trouver tout cela normal, qu'on ne m'y reprendrait plus.

— La prochaine fois qu'on me proposera une demi-charge, je refuserai.

Il a souri, amusé par ma naïveté, avant de m'expliquer dans son jargon directement traduit du flamand et en me tutoyant comme on le fait dans la langue d'Hugo Claus que non, vraiment, ce n'était pas une bonne idée.

— Si tu refuses travail, tu vas perdre droit aux allocations de chômage ! Te faut accepter ce que l'ONEM propose.

Je ne lui ai pas demandé avec quoi le chef de ménage largué par un mari victime du démon de midi devrait faire bouillir la marmite et éduquer décemment ses enfants. À quoi bon ?

En tout cas, après ces trois mois de demi-travail – ou dois-je dire de demi-salaire ? –, je me suis mise à attendre joyeusement la juste rémunération de l'oisiveté. C'est alors qu'est arrivée la deuxième mauvaise nouvelle, sous la forme d'une convocation à l'Inspection du Travail.

J'étais à l'heure, mais on m'a quand même fait longuement patienter dans une salle d'attente remplie de courants d'air et d'individus au teint grisâtre.

Enfin, un moustachu à la voix de fausset m'a reçue. Il avait devant lui des feuilles de papier sur lesquelles, en louchant un peu, il m'a semblé déchiffrer mon nom. Il a laissé planer un long silence, histoire de me montrer qui était le maître dans cette affaire, puis a attaqué.

— Je lis ici que vous avez déclaré avoir un autre métier que celui de professeur.

— ???

— Vous êtes écrivain, c'est bien ça ?

Il a prononcé ce mot avec un petit sourire étrange. Ironie, moquerie, incrédulité, qui peut savoir ? Ce que je puis vous garantir, en tout cas,

c'est que ce n'était pas l'admiration qui éclairait son visage. Le mien a dû pâlir, cependant que je me lançais dans des explications un peu embrouillées.

Il m'a interrompue de quelques questions très précises.

— Écrivain, c'est bien un métier, n'est-ce pas? Et ce métier, vous le pratiquez quand? Combien de jours par semaine, combien d'heures par jour? Et combien de semaines ou de mois mettez-vous pour écrire un livre? Jusqu'ici, vos contrats avec des éditeurs, vous les avez signés quand vous étiez au chômage ou pendant que vous travailliez?

J'ai compris où il voulait en venir, ce n'était pas compliqué. Ce gars était payé pour m'empêcher, moi, de l'être. Il avait reçu mission de faire en sorte que l'État n'ait pas à verser d'allocations à un «écrivain» qui, sans nul doute, gagne beaucoup d'argent. Toujours pour ne rien faire, ou si peu. En tout cas, rien d'utile.

J'ai essayé de lui expliquer en quoi consiste ce métier.

— J'écris, c'est vrai. Mais je ne suis jamais certaine qu'un éditeur acceptera le texte. Je ne sais même pas si ces phrases jetées sur la page prendront un jour la forme d'une vraie histoire, achevée, accomplie. Tous les écrivains ont des tiroirs remplis d'ébauches, de projets avortés... Et même si je termine un manuscrit, et si j'ai la chance de trouver un éditeur, personne ne peut savoir si le livre aura du succès...

Je me suis mise à lui citer des chiffres, des exemples. J'avais l'impression qu'il m'écoutait. Il prenait des notes. Moi, j'étais très prudente. Je tentais de lui faire comprendre que l'écriture, c'est une passion, un plaisir, une souffrance parfois, un passe-temps en quelque sorte, disons... un hobby.

— Oui, mais ces livres, vous les publiez? C'est donc un travail, et cela vous rapporte de l'argent!

Un instant, je me suis demandé s'il ne me confondait pas avec Amélie.

— Si peu, monsieur! Surtout en Belgique... Je ne suis pas très connue, vous savez...

Nouvelles explications. J'aurais arraché des larmes au mur d'enceinte de la prison de Saint-Gilles. Je lui ai servi le couplet de l'écrivain maudit, puis celui du tâcheron des lettres qui couvre d'épaisses rames de feuilles blanches d'une écriture de plus en plus tremblante, pour arriver tout juste à survivre... Balzac et sa cafetière, Musset dans sa mansarde, Verlaine

dans sa prison... Et le pauvre Nerval, pendu au bout de sa lanterne. Et Rutebeuf, hein, vous connaissez Rutebeuf?

Il m'a regardée avec dans les yeux une lueur d'amusement. Ou de pitié peut-être.

— Écoutez, madame, si cela ne vous rapporte pas d'argent, vous n'avez qu'à arrêter!

Là, je suis restée muette.

Lui, par contre, poursuivait. Sa logique était imparable.

— Si vous continuez, c'est que vous avez l'espoir que cela va vous rapporter de l'argent, n'est-ce pas? Et d'ailleurs, vous publiez. La rémunération est prévue dans vos contrats d'édition. Tout cela n'est pas compatible avec le statut de chômeuse.

J'ai senti l'ombre de Pascale Fonteneau flotter au-dessus de moi, tel un grand oiseau noir annonciateur de malheur, et mon front s'est couvert de sueur.

— Vous écrivez le matin, ou l'après-midi?

J'ai eu un éclair de génie. Je lui ai juré que, comme tous les artistes, je travaillais surtout la nuit (c'est-à-dire en dehors des heures de bureau), mes journées étant exclusivement consacrées à la recherche d'un emploi et à l'entretien de mon modeste logis. Il n'a pas dû me croire, car il m'a tendu un feuillet avec des lignes, des cases, des colonnes.

— Voilà. Pour chaque jour de la semaine, vous allez cocher d'une croix toutes les heures pendant lesquelles vous écrivez. En attendant, on va étudier votre dossier, et puis on prendra une décision. On vous la communiquera en temps utile.

Il y a eu un silence. J'étais inquiète. C'est que je ne peux pas m'offrir le luxe de renoncer au salaire de l'inactivité, moi! J'ai des enfants à nourrir, et un loyer à payer. Sans compter le gaz, l'électricité, et toutes ces contingences qui rendent si dure la vie d'artiste. Il m'arrive même de manger.

Il a deviné mon angoisse et, comme ce n'était pas un méchant homme, il a voulu me rassurer.

— N'ayez pas peur. Si la décision est négative, il y a quand même une solution.

Je lui ai lancé un regard tout à la fois interrogateur et reconnaissant.

— Une solution?

— Oui, c'est très simple. Il vous suffira de vous engager, par écrit bien sûr, à ne pas écrire... Du moins pendant que vous serez chômeuse.

Était-ce une plaisanterie? Son expression compatissante m'a rassurée sur ce point : on ne plaisante pas, quand on travaille à l'ONEM.

M'engager par écrit à ne plus écrire... J'aurais dû y penser! C'était tellement évident.

J'ai mentalement invoqué les mânes de Kafka et j'ai fait, pour rester calme, un très gros effort. J'ai même réussi à lui adresser mon sourire le plus charmeur. Puis je me suis enfuie avant de céder à l'abominable désir de meurtre qui venait de prendre possession de moi, au vu du joli coupe-papier qui traînait sur son bureau.

Voilà pour la deuxième mauvaise nouvelle. La troisième n'a rien arrangé, vous vous en doutez.

À peine remise de mes émotions, je suis convoquée au Bureau des Contributions. Contrôle fiscal.

Il faut dire que, voici quelques années, j'ai eu la faiblesse de prendre le statut d'indépendant. Le mot me plaisait assez, je l'avoue. Et puis, j'exerçais quelques responsabilités dans l'édition, et il m'arrivait aussi de me faire payer pour des textes placés à gauche et à droite, un peu de rewriting, des piges, des travaux de nègre, parfois des corrections. Mais je ne vais pas vous raconter ma vie.

Toujours est-il qu'après deux ou trois ans de difficultés en tout genre, j'ai sagement repris, alternativement, la route de l'école et celle du bureau de pointage. L'expérience avait été désastreuse, du moins sur le plan financier. Le fisc m'avait même remboursé de l'argent au lieu de m'en réclamer. C'est vous dire!

Mais tout cela était trop beau.

Flanquée d'un comptable – on n'est jamais trop prudent –, je me trouve donc une fois de plus assise face à un monsieur qui aligne des chiffres sur du papier quadrillé. Je n'ose pas lui dire qu'il existe de nos jours des ordinateurs très performants. Après tout, si cet homme préfère la plume d'oie, libre à lui.

Il me réclame d'anciennes factures, épiluche mes extraits de comptes, me pose des questions tout à fait surprenantes. Il finit par affirmer

péremptoirement que, sans aucun doute, les frais professionnels que j'ai déclarés sont inexacts. Somme toute, il me traite de menteuse. Mais je ne vais pas m'offusquer pour si peu. Je suis écrivain, n'est-ce pas? Le mentir-vrai, ça me connaît.

— Ce n'est pas possible, dit-il. Vous dépenseriez pour votre métier d'écrivain plus que vous ne gagnez?

Une fois encore, je tente de m'expliquer. La motivation première d'un artiste n'est sans doute pas de faire fortune, et...

Il m'interrompt, doucereux.

— Si je vous suis bien, écrire des livres, pour vous, c'est un hobby? Pas un métier?

Le comptable me donne un discret coup de pied, sous la table. Je comprends le danger. Si je prétends que l'écriture est un hobby, comme il dit, ou un plaisir, ou n'importe quoi d'autre dont le but ultime ne serait pas la rentabilité, il va en conclure que je ne peux pas déduire de mes revenus les sommes investies pour cette coupable et ludique activité. Bon, soyons prudents! Je décide d'entrer dans sa logique, et je me retrouve à lui affirmer, sans rire, exactement le contraire de ce que j'ai dit huit jours plus tôt à l'employé de l'ONEM. Bien sûr, écrivain, c'est un vrai métier. J'espère gagner beaucoup d'argent grâce à cette profession. Je vise le Goncourt, et même le Nobel, pourquoi pas? Et qui peut savoir si la télévision ne va pas s'intéresser à mes chefs-d'œuvre? Depuis que Dallas et Dynasty ont disparu des écrans, les producteurs sont en quête de sang neuf, n'est-ce pas? Il y a aussi Hollywood, sait-on jamais. C'est pourquoi je n'hésite pas à acheter du matériel informatique, des livres documentaires, et même du papier. Et comme j'écris surtout la nuit, les frais d'électricité sont importants également. Sans parler du chauffage.

J'apprends l'hypocrisie; je m'amuse presque à jouer ainsi deux rôles contradictoires. Si je ne deviens pas riche par l'écriture, je pourrai toujours me recycler dans le théâtre.

— Que voulez-vous, monsieur, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus... Pourtant, je fais ce que je peux, je vous assure...

Il me considère gravement, puis se fend d'un conseil. Car il sait déjà qu'il va opérer un redressement fiscal (le joli mot), et combien d'argent il va me réclamer. D'ailleurs, il n'a pas le choix. Il est payé pour ça. C'est son métier.

— *Puisque vous faites de mauvaises affaires dans cette profession, vous devriez arrêter.*

Je lève sur lui un œil hagard. Serait-ce un complot?

Imperturbable, il poursuit, s'adressant à moi comme à une élève un peu bornée.

— *Voyons, madame, personne ne travaille à perte! Ce n'est pas normal! Et ce n'est pas admissible, dans la société. Le système...*

Je me mords les lèvres pour ne pas rire, ou pleurer, ou crier que son système, sa société, son argent, sa rentabilité, ses affaires bonnes ou mauvaises, je m'en fous. J'ai envie de lui parler du bonheur et de la douleur mêlés qui montent en moi, cependant que les mots coulent de ma plume sur le papier. Ou du plaisir que j'ai à voir s'afficher, sur l'écran de mon ordinateur, les mots et les phrases, à la vitesse même où ils surgissent du néant et se mettent à vibrer dans ma pensée. De ce sentiment indescriptible d'être ailleurs, coupée de toute réalité, comme Dieu, comme Satan peut-être, comme un amant comblé, comme une femme en désir.

Mais je me retiens. C'est devant un contrôleur des contributions que je me trouve, et je ne tiens pas à finir la journée aux urgences d'un service psychiatrique. Alors je prends l'air confus qui sied à la situation; et ce sont de vraies larmes qui me montent aux yeux quand il annonce le montant du redressement qui m'attend.

— *Mais enfin, monsieur, vous me dites vous-même que je fais de mauvaises affaires. Comment voulez-vous que je paye cette somme? Dois-je faire un hold-up ou tuer une vieille dame?*

Nouveau coup de pied du comptable, qui sait que les employés du fisc n'ont guère le sens de l'humour. Il me dira par la suite que, à son avis, « nous » nous en tirons encore à bon compte.

Ça, c'était la troisième mauvaise nouvelle. La quatrième, ce sera la facture du comptable. Quand je vous disais que tout s'est mis à aller mal, d'un seul coup...

Et vous voudriez que je parte en vacances ?

(In *Le jour où Jacques Brel*)

Quelques extraits de presse...

«Lu découvre» Liliane Schraûwen : *La mer éclatée*
article dans *LU 1992*

Liliane Schraûwen est belge. Elle vit à Bruxelles. Enseignante de formation, elle écrit des articles dans la presse belge et fait du rewriting pour l'édition.

« Ça fait un bail que je loge n'importe où, chez n'importe qui. Pas chez moi. Forcément, parce que je n'ai pas de chez-moi. Chez des copains, chez des filles. Il y a aussi les maisons vides, celles qu'on doit démolir et qu'on ne démolît jamais. En été, ça va. Une vieille couverture, une bâche, quelques caisses vides, et on est bien. On fauche des bougies, des conserves, des sèches, de tout. À plusieurs ou tout seul. »

Liliane Schraûwen a écrit une histoire d'errance, de solitude, de déchirures. Ses personnages, les squatters et les «installés», ressentent tous le même grand froid intérieur. Ils composent un monde désespéré, broyé par la vie.

* * *

Message de l'auteur :

«Vincent, Carl, Nadia et les autres...»

«Ce roman est celui de l'enfance, toujours détruite et bafouée, partout, sans cesse. Et celui de la maternité triste et sans espoir. On porte un enfant, on le nourrit de sa chair, de son sang, de son lait, de ses rêves et de tant d'amour. On lui donne la vie, on le regarde grandir comme une petite plante fragile, comme un chaton maladroit. Puis on le perd. Il y a mille façons de perdre un enfant, et la mort n'est pas nécessairement la pire. Aucune trace en lui, aucun souvenir de ce lien absolu et total, de cette intimité profonde qui l'a porté, désiré, construit. Alors il ne reste rien, que le vide et l'absence.

Vincent, c'est l'enfance torturée, saccagée par le monde des grands. Par son père, d'abord, qui se sert de lui comme d'un objet, comme d'une arme. Vincent était perdu avant même d'avoir rencontré Satan et Paulo.

Nadia. c'est une autre enfance, celle qui ne veut pas grandir, celle qui est fille et femme à la fois. Elle ne trouvera sa vérité que dans l'amour d'un autre gosse perdu, que dans le don de la vie à son tour. Mais le monde est là, et c'est la mort et l'horreur qui gagnent, forcément.

Vincent, Carl, Nadia, Rachid... autant d'enfants d'aujourd'hui, paumés, tout seuls dans la ville absurde. Ginette, Nicole, Nadia... femmes et mères meurtries, dépeuplées, désespérément vides. Les autres, autour, tous les autres : le flic désabusé, le journaliste minable, le père de Nadia. qui ne saura jamais.

Le silence, à la fin.

L. Schraûwen

Instants de femmes... de toujours

Article dans *La Libre Belgique*, 19/12/1997, par Monique Verdussen.

Liliane Schraûwen construit, à facettes multiples, un portrait de femme aux divers âges de la vie. Passionné, amer et cinglant.

Comment définir ce livre qui imbrique judicieusement le récit, la nouvelle et, de par la linéarité du sujet, le roman? Une sorte de roman à facettes multiples dont le personnage principal se trouve être la femme, observée à divers âges et différentes circonstances de sa vie. Une femme chaque fois singulière dans son histoire et les événements vécus, mais qui, dans ses sensations, ses désirs, ses blessures et ses émois, rencontre celle d'ici et d'ailleurs, d'autrefois et de demain.

Liliane Schraûwen – dont le précédent ouvrage ***Briser la fenêtre*** a été couronné en 1996 par la Communauté française de Belgique – aborde d'ailleurs son très beau dernier livre, ***Instants de femmes***; par un cri du cœur à la «*femme femme toujours*» qui, se prenant au corps les griffes des jours qui passent, ne change pas avec le temps en son for intérieur. Et à celle-là que, sans cesse «*la même faim dévore*», elle

murmure en manière d'exhortation : « *Prends le plaisir qui passe* ». Ronsard n'est pas loin.

À partir de cette incitation hédoniste, Liliane Schraûwen suit un parcours de femme depuis les premières blessures de l'enfance jusqu'au désarroi face à la mort qui vient, s'égarant en chemins de traverse pour saisir des images qui reflètent, au gré d'éclairages peu rétifs au noir, petites ou grandes douleurs, discrets émois et intenses bonheurs. Rien n'est jamais mièvre dans ces courts récits au féminin. Tout y est, au contraire, fouetté de force acérée. Tout y vibre d'élan, de passion, de violence, voire d'aigreur et de haine.

Tendre, brûlante, âpre

Entre la femme chatouillée par le rêve d'être un homme « *pour rien, pour être ailleurs, pour être autre* » et celle qui sourit à l'Enfant de Noël en songeant qu'avec la vie, c'est la mort que cette mère-là a, comme les autres, engendrée, l'auteur s'arrête à la petite fille qui a voulu tuer maman parce que papa lui a dit qu'elle est « *méchante* », à la lettre d'amour d'une mère à sa fille qui devient femme, à la découverte bouleversée de la sexualité par une adolescente de quinze ans, à l'ivresse mature du désir partagé, au besoin d'écriture balayé par cette création plus forte que toute autre qu'est la vie en soi, à...

On partage ces instants et bien d'autres sous la plume parfois tendre ou insolente, souvent brûlante et âpre, toujours très maîtrisée de Liliane Schraûwen. On l'accompagne à une soirée littéraire mondaine où chacun parade « *avec une absence totale d'humour et de sens du ridicule* ». On rajeunit avec celle-là qui se retrouve complice d'un homme dont elle a depuis longtemps dépassé l'âge. On emprunte une route de vacances qui ne mène pas nécessairement au bonheur.

Au fur et à mesure que glissent le temps et les récits, l'auteur souligne les coups et les douleurs de la vie qui n'est jamais selon les illusions que l'on en avait, mais dont elle a visiblement encaissé les blessures avec une intensité particulière. On lui perçoit soudain une amertume - voire un ressentiment - telle qu'en instille un trop-plein de souffrances et de déceptions. C'est la haine sourde et terrible de « *La dernière chambre* » où

une femme délaissée jusque dans ses enfants susurre à sa rivale sur le point de mourir: «*Je voudrais que tu souffres, que tu paies, que la terreur envahisse ton cerveau obtus.*» C'est la plaie mal refermée que laissent les fils qui piétinent leurs souvenirs d'enfance parce qu'ils ont «*leur vie à tracer, leurs mensonges à bâtir, leurs guerres à mener*». C'est le vertige du vide qu'entraîne la mort: «*Qui se souviendra jamais de moi? De mes rêves, mes joies... Qui gardera la mémoire de mes larmes?*»

L'auteur de ces «*Instants de femmes*» a fait le nécessaire pour que subsiste après elle un peu de ce qu'elle a vécu ou ressenti. Elle y a mis l'émotion, la fougue, le talent et le ton. On peut l'assurer qu'elle est, dès à présent, entendue.

Liliane Schraûwen, une femme qui écrit les femmes.

Écrivain belge de langue française, Liliane Schraûwen raconte des instants de femmes dans son dernier livre - qui est par ailleurs son premier recueil de nouvelles. S'attardant plus sou vent qu'à son tour dans le pli des douleurs, son écriture suit aussi l'éveil sensuel et quelques autres éclairs de féminité conquise.

C'est quand elle s'écarte des modèles obligés et oublie de traduire les souffrances intérieures que l'auteur marque des points. Dans «*La jeune fille de bronze*», par exemple, elle évoque d'une plume libre l'initiation au plaisir d'une toute jeune élève en sculpture.

Enfants perdus. Absence triste. Maternité blessée. Sécheresse des rides. Souvenirs d'une enfance claire à jamais disparue. Suicide d'une fille. Femme-poison... Liliane Schraûwen conjugue le plus souvent le mal d'être au féminin singulier. Saisis à des âges différents, ses personnages partagent une même fringale de vivre, brisée dans ses attentes au fur et à mesure des ans.

L'auteur belge laisse aussi la parole à des hommes, élargissant ainsi son champ d'investigation imaginaire. Elle dépeint notamment la détresse d'un petit homme pas plus haut que trois pommes pris en sandwich entre ses parents séparés.

Pas marrant. D'autant qu'aucun humour ne vient corriger le tir. Mais est il toujours possible, et nécessaire, de rire pour ne pas écrire les cris ?

Prix littéraire 1996 de la Communauté française de Belgique avec son roman «Briser la fenêtre» Liliane Schraûwen explore de livre en livre les blessures du temps et les petites morts intimes.

Torturant parfois exagérément sa plume, elle développe un langage qui suit au plus près les mouvements de cœur, désirs ou peurs de ses personnages. Écrit de femme sur des femmes. Pour ceux qui aiment ça.

(Pascale Haubruge)

Le Soir du 17 février 1998.

Se souvenir de Brel et hurler la solitude

Liliane Schraûwen entre brûlures d'amour et grondements

Les livres de Liliane Schraûwen sont pétris de sentiments forts, voire extrêmes, qui, sans doute, ressemblent à la femme qu'elle est. C'est qu'il se dégage une telle vérité, une si intense sensation de vécu, derrière les histoires qu'elle écrit que l'on peut difficilement imaginer qu'elle n'en a pas ressenti à chair et à cœur les lumières secrètes, les battements sourds ou les morsures cruelles. Qu'elle évoque les larmes sur une joue d'enfant, le corps libre d'une adolescente, l'excitation d'un homme devant un match de foot à la télé, les chemins tortueux – ou torturés – de l'amour ou cette évidence mélancolique que les choses continueront un jour sans soi, toujours elle puise à la vie telle qu'elle va et en restitue avec une sincérité pleine d'amertume les bonheurs et les douleurs. Des bonheurs

inexorablement furtifs et fragiles. Des douleurs qui creusent les rides et installent d'inguérissables cicatrices.

Jour de deuil intime

Tout commence le jour où Jacques Brel... Ce jour de Brel qui donne son titre à ce qui se révèle un recueil de récits et de nouvelles – genre dans lequel cette aussi romancière excelle – porte la date du 9 octobre 1978. Le jour où le chanteur est mort. Pour Liliane Schraûwen, c'est un jour de deuil intime parce que Brel était pour elle comme pour beaucoup le chantre bouleversant et juste de ses blessures, rêves et émotions, mais il était aussi une part inscrite à ses éblouissements d'enfance et à la découverte d'un monde – le monde – dont les grandeurs et les élans se heurtent inévitablement aux déchirures, à l'injustice, à la solitude. *« Il me semblait tellement proche de ce que je pouvais ressentir moi-même, et aussi de ce que j'éprouverais plus tard, un jour, quand je serais entrée dans la vie »*. Avec la mort de Brel, sonne pour elle la mort de l'enfance et des souvenirs qui y sont liés, et puis, imperceptible au creux du ventre, frémissent les premiers signes d'une vie nouvelle. Celle du dernier enfant de ce qui était encore l'amour. Avant les orages.

À ce récit visiblement important pour l'écrivaine en succèdent d'autres, forgés à son regard sans illusion ou, plutôt, désillusionnés sur les êtres et l'existence. C'est l'album de vacances où elle évoque *« ces choses vivantes qui nous ont précédés et qui nous survivront »*. Ou la tragique histoire de Yann et de sa passion des dauphins. Ou l'enfance de soleil au Katanga dont elle n'allait jamais guérir. Ou ces musiques dont se droguent des adolescentes qui jouent avec le feu. Ou les confidences pleines d'excès et de fureur du jeune homme en fuite de parents pervers. Ou ces femmes qui décident d'oublier, le temps d'un voyage entre elles, un quotidien de soucis, de souffrances, d'insatisfactions. Ou...

Lourde cohabitation.

À d'irradiantes flambées de tendresse et d'humanité répond dans ce livre une sorte de rage fait de rancœur et de haine. Aux souvenirs lumineux du passé s'opposent les grisailles et les aigreurs d'un présent sans avenir. On se demande comment cela peut cohabiter dans une même personne avec la violence qu'on en ressent parfois. Il est difficile de dire

si on aime ou n'aime pas ce livre. Il est. Il crie. Il fait mal. Mais on y retrouve souvent ses petits. Ceux que l'on a été. Ceux que l'on a bercés. Consolés. Vus s'échapper. Ceux dont le regard terrifié hante les faits divers. Liliane Schraûwen qui est aussi enseignante connaît les rêves comme les révoltes où fuient les adolescents. Elle sait ce que sont les tempêtes de l'âge adulte et pressent les vides de la vieillesse solitaire. Elle met en scène la violence sous toutes ses formes – viols, suicides, divorces. Celle qui traumatise les enfants, humilie les femmes, bafoue toute idée d'amour. un amour que l'on sent pourtant gronder en elle en dépit des douleurs, des abandons et de la colère. Si quelques obsessions entre les images du passé et la réalité immédiate s'avèrent répétitives – surtout dans les derniers récits – si quelques *tu appelle* invitent à une meilleure relecture des textes, il reste que ce livre possède une vérité virulente et une écriture énergique que l'on prend... à la manière d'un cri du tendre ou d'un coup de gueule de Brel.

Monique VERDUSSEN in *Libre Culture* du 22/12/99
(*Journal La Libre Belgique*)